

CORTOMALTESE

Tango

Hugo Pratt



casterman

CORTOMALTESE

Traduction de l'italien revue et corrigée par Céline Frigau
Lettrage manuscrit de Philippe Glogowski
Montage : Jean-Luc Ruault

Conception graphique : Studio Casterman BD

www.casterman.com
www.cong-pratt.com
www.cortomaltese.com

ISBN : 978-2-203-12292-5
N° d'édition : L.10EBBN002689.N001

© 1985 Cong S.A., Suisse

CORTOMALTESE® & ™ © Cong S.A., Suisse

© 2017, Casterman, pour la présente édition

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Achevé d'imprimer en octobre 2017 par LEGO (Italie), sur du papier Périgord 135 g.

Ce papier est composé de fibres naturelles, renouvelables, recyclables, et fabriquées à partir de bois provenant de forêts gérées durablement.

Dépôt légal : novembre 2017 ; D.2017/0053/358

CORTOMALTESE

Tango

HUGO
FRATTI



Préface : Carole Martinez

casterman



ALORS, CORTO, TU DANSES ?

Un album de Corto Maltese est toujours une invitation au voyage.

À un voyage à la fois réel et onirique. Mer d'eau, de terre, de neige, forêts tropicales ou villes labyrinthes, nous explorons avec Corto Maltese un monde ouvert où les hommes circulent en tous sens, au gré de leurs guerres, de leur folie et de leurs rêves. Un univers sans réelles frontières, puisqu'on les franchit sans même s'en apercevoir, et que, du jour à la nuit, de la rêverie à la réalité, du trivial au poétique, il n'y a qu'un pas, un petit pas de danse.

Rien qu'un pas de tango de la vie à la mort.

Au beau milieu d'une quête au trésor, sur les traces d'une île perdue, d'une fontaine de Jouvence, plein d'enfance encore, on entre dans le monde des morts. La vie est dérisoire, et si belle d'être dérisoire. Après la danse, on disparaît tous dans un trou.

Tango!

Comme le jeune Tristan Bantam, dans *Sous le signe du Capricorne*, j'ai souvent été bercée par les aventures décousues du beau marin. Je me suis embarquée jusqu'au sommeil dans des rêves que les dessins de Pratt avaient engendrés en moi. Pratt titille notre imagination, puis il nous laisse divaguer sans nous contraindre, sans nous brider. Les aventures de Corto ne nous projettent pas en avant, nous ne tournons pas les pages goulûment. Ralentis par les recoins d'ombre, alanguis sous le plein soleil, égarés par les caprices de la lune, nous nous laissons bercer par le rythme d'un dessin qui prend son temps. Pratt nous laisse libres d'inventer des espaces entre les cases, de déplier Corto entre deux planches, de rêver sur l'arrière de la page, sur ce qui n'est pas dit. Poète, il se tait pour laisser place à nos songes.

Dès la première aventure de Corto, Pratt donne le ton, il nous offre une *Ballade de la mer salée*, et nous promène sur cet océan pacifique « pas toujours si pacifique ». Pratt fait parler l'océan comme il l'entend, la poésie se fout des pléonasmes, la poésie se rit de tout. La poésie n'a pas de frontières, ou du moins elle ne les respecte pas, elle les efface, les détruit, les recrée, elle est l'imagination en mouvement qui tient le monde, le construit, l'explose. La poésie est le sacré et le sacré en a fait son moyen d'expression favori. La poésie se permet tout, même le sourire, même l'humour, même la douleur. Dans les



albums de Corto, les personnages sont des poèmes. Hugo Pratt le déclare : « Dans la littérature, ce qui me touche le plus, c'est la poésie, parce que la poésie est synthétique et procède par images. Quand je lis, je vois les images, je les perçois à un niveau épidermique. » Conversation avec Hugo Pratt, *Tandem*, décembre 1989.

Hugo Pratt a un peu plus de vingt ans quand il part pour l'Argentine en 1949. Il y reste près de quinze ans, il y bâtit une vie, des amitiés, une œuvre. Il y découvre le jazz, le tango, la littérature sud-américaine de Borges à Dos Passos.

On retrouve des lieux interlopes et cosmopolites dans la plupart des albums de Corto, des lieux à l'image de cette Argentine de *Tango*, car comme le dit la boutade : « Si les Mexicains descendent des Aztèques, les Péruviens des Incas, les Argentins, eux, descendent des bateaux! » Entre 1900 et 1910, 746 544 Italiens, 541 345 Espagnols, 74 016 Juifs russes et polonais, 52 663 Turcs, 32 960 Français, 29 606 Autrichiens, 16 782 Allemands et 11 361 Anglais auraient débarqué en Argentine.

À Buenos Aires, dans ce maelstrom, Pratt rencontre Héctor Oesterheld, un scénariste argentin à la fois engagé et populaire. Les voilà partis ensemble dans les aventures viriles et romantiques du Sergent Kirk et d'Ernie Pike. Bien qu'antimilitaristes, les deux artistes partagent une même passion pour l'esthétique de la guerre, et le noir et blanc très contrasté, très violent de Pratt exacerbe la tension des récits d'Oesterheld. En 1963, la crise économique frappe l'Argentine,

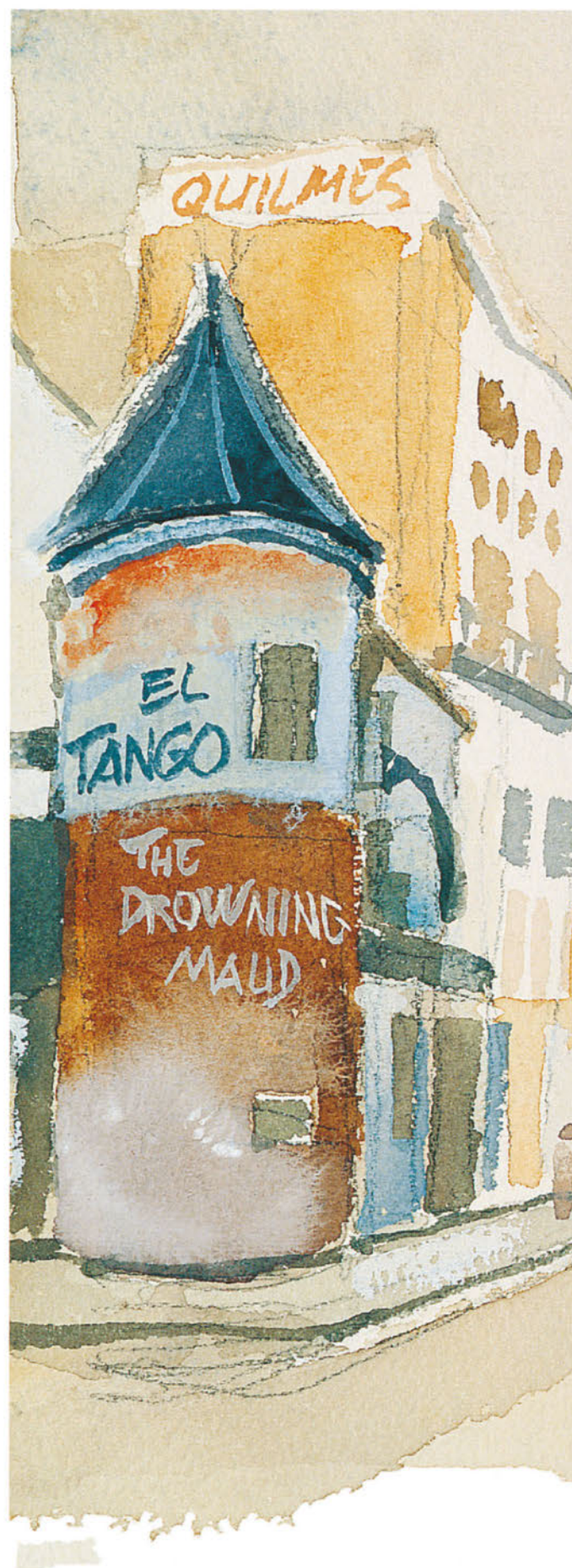
Pratt rentre en Europe, tandis que le pays sombre peu à peu. Mais Oesterheld continuera de se battre, il se battra jusqu'au bout pour donner à lire l'imaginaire de la liberté dans son pays blessé. Son travail sera censuré, interdit. Ses quatre filles (âgées de dix-huit à vingt-cinq ans), ses petits-enfants et ses beaux-fils seront enlevés et assassinés par la junte militaire. Il sera enlevé à son tour fin 1977 pour ne jamais réapparaître. Autant dire que l'Argentine est pleine de tombes pour Hugo Pratt comme pour Corto Maltese, pleine de trous dans lesquels tout peut disparaître, se dissoudre comme dans de la chaux, pleine de meurtres, de douleurs. Tango!

Des années plus tard, Hugo Pratt revient en Argentine avec son double Corto Maltese (enfant, j'avais du mal à savoir lequel des deux était le héros, tant ces deux noms sonnaient bien à l'oreille). Corto lui aussi a quitté Buenos Aires dans un autre temps, il y revient par amitié et, pour la première fois, il devient un héros vengeur et se fait justice. Il revient et les hommes tombent comme des mouches dans une aventure qui tourne au film noir. Ça flingue à tout-va, on se croirait presque dans un Audiard. Un *Tontons flingueurs* sans silencieux, où l'on peut aussi travailler au couteau comme dans tout bon tango.

Ici, c'est l'Argentine, tango, grand brassage humain, prostitution, Far West urbain, policiers et politiciens corrompus... Ici, toute violence est justifiée.

Sur le plan purement stylistique, *Tango* est un album radical. Les détails sont gommés. Seuls restent les pavés, avec tous les cahots qu'ils engendrent dans nos esprits, et ces pavés nous donnent la sensation d'être trimbalés de droite et de gauche dans cette ville, dans cette étrange nuit où la lune se dédouble, dans un dessin épuré, dans l'« écriture » que Pratt rêvait d'atteindre, lui qui cherchait en poésie « la synthèse optimale entre le texte et le dessin ». Pratt repasse à quatre strips par planche, comme pour marquer un retour en arrière ou un tango à quatre temps. Corto et Hugo dansent avec leur passé. Car le tango s'improvise à deux. C'est une danse où rien n'est prévu à l'avance et où les partenaires marchent ensemble avec une folle assurance dans une direction presque accidentelle. En reprenant le même dessin sur plusieurs vignettes, dans ces moments où plus rien ne bouge ou presque, où tout est dit par la ligne d'un sourire, Pratt marque des arrêts dans le temps, des soupirs musicaux. Tout se dit en une ligne qui reste trouble comme toute frontière, comme l'âme humaine, comme les souvenirs. Tango!

Dans ce *Tango*, la lune fascine Corto, elle est paradoxale, à la fois positive et négative, croissante et décroissante, élément doublement double, proche de l'inconscient où rien n'est vraiment contradictoire et où les opposés se rapprochent.





PEDRO DE MENDOZA
ALMIRANTE BROWN
RIACHUELLO 1924



À la suite de Corto, Pratt nous conduit toujours à un moment particulier de l'histoire, souvent dans une zone de conflit, il s'accroche à des lieux, à une réalité extrêmement fouillée, documentée, référencée, mais, par-delà cet intérêt historique et géographique, par-delà ce tableau qu'il donne d'une époque, autre chose apparaît dans l'ombre, et cette part de son œuvre, plus étrange et plus trouble, me semble essentielle. Je me demande même en me replongeant dans *Corto* si tout le reste – les dates, les cartes, les noms propres – n'est pas là pour permettre à l'imaginaire de mieux s'installer dans le réel, pour nous obliger à accepter l'air de rien cette part mystérieuse de la fable. Je me demande si toutes ces références ne sont pas un piège pour nous conduire ailleurs, pour nous pousser au-delà, s'il ne dessine pas d'autres frontières plus profondes, plus fantasmatiques, à la fois plus personnelles et plus sacrées.

Le temps n'est rien pour Corto, il est si plein de trous, le temps se suspend ou s'accélère entre deux cases, il est disjoint. Comme le fait remarquer Umberto Eco, il n'est pas plus réaliste que l'espace. Corto, toujours en quête d'un trésor oublié, cherche Mū, la cité engloutie, le secret de l'éternelle jeunesse, et l'on ne quitte pas l'enfance tant qu'on a ce genre de quête en tête.

Corto est un éternel enfant, un Peter Pan qu'on ne voit ni embrasser, ni caresser, ni même danser avec une femme. Il s'approche, il sourit, mais il reste à la distance d'une cigarette.

N'est-ce qu'une histoire de pudeur ? Pratt s'amusait à esquisser des dessins érotiques au dos des planches qu'il remettait à ses éditeurs. La sexualité de Corto se déploie-t-elle au dos de la feuille, dans un monde que le lecteur doit imaginer seul ? Les corps ne sont pas nus dans le monde de Corto, ils sont toujours habillés, parés, en costume traditionnel, en uniforme ; certains, comme le Moine, ne sont même qu'un habit. Corto n'est jamais plus nu que dans la première vignette où il apparaît, jamais plus nu qu'au jour de sa naissance dans l'océan Pacifique. Alors même qu'il n'est encore qu'un personnage secondaire, son apparition est mythologique !

Égal à lui-même, Corto ne danse pas dans l'album, il reste assis et regarde ceux qui dansent. Il participe par le regard à la force érotique du tango. Cadre très serré, éclat de l'œil, mouvement du talon haut, de la jupe qui s'ouvre sur le bas, nuque d'une femme qui ressemble à s'y méprendre à Louise, l'amie perdue. Et c'est comme si nous avions vu Corto danser.

Le tango est « une pensée triste qui se danse », écrit Enrique Santos Discépolo.

Corto peut danser avec la mort, mais il ne danse pas sur des tombes !

Tango !

Carole MARTINEZ

